



This paper is part of a project that has received funding from the European Research Council (ERC) under the European Union's Horizon 2020 research and innovation programme (Grant agreement No. 726206).

Bertrand Hirsch

(Université Paris-1 Panthéon-Sorbonne)

À la recherche des stèles musulmanes de l'Endertā. Les sites de Wager Ḥaribā et K'wihā.

L'étude des sites de Wager Ḥaribā¹ et K'wihā où ont été découvertes des stèles funéraires épigraphiées en langue arabe a une longue histoire. C'est cette histoire que je souhaite retracer, en notant toutes les indications – en particulier topographiques – utiles pour le terrain, et en essayant de montrer combien ce site a été transformé depuis deux siècles². Je ne fais évidemment pas de commentaires (sinon basiques) sur les stèles et leur contenu, laissant le travail aux spécialistes de notre équipe.

La visite de Nathaniel Pearce (1813)

Nathaniel Pearce (1779-1820), un Anglais qui accompagna en 1805 Henry Salt auprès du rās Walda Sellāsē (c. 1733-1815), qui dominait alors le Tigray à partir de l'Endertā et de sa capitale Ḥentālo, s'établit au Tigray qu'il quitta en 1819. Le récit de son séjour, *Life and adventures in Abyssinia*, fut publié après sa mort, à Londres en 1831³. Dans le chapitre III de ce récit, il consacre quelques pages à sa visite en un lieu qu'il appelle « Woger Arreva », où il est invité par le frère du rās Walda Sellāsē, un certain « Ito Debbib », en mai-juin 1813. Ce dernier veut lui montrer des « pierres curieuses », « ressemblant à celles d'Aksum », en un lieu-dit « Quened », un petit village, près d'un marais rempli de sources où poussent des saules (nommés selon lui *queha* dans la région). Ces sources forment un ruisseau affluent de la rivière Dola :

At this period the Ras's brother, Ito Debbib, invited me to his town-house, at Woger Arreva, where he said I should soon recovery my health ; and he promised to show me some curious stones, like those at Axum, not far from his house, at a place called Quened ; and, by permission of the Ras, I accompanied his brother to his residence.

¹ Le site de Wager Ḥaribā apparaît sous plusieurs formes dans les sources éthiopiennes, probablement en fonction des différentes langues utilisées : 'Egar Ḥaribā, Wegar Ḥaribā, Wager Ḥaribā (W. SMIDT, 2007, mais il n'indique pas d'où il tire ces variantes). On trouve Wager Ḥalibā dans la chronique en gé'ez du roi Iyāsu I (I. GUIDI, 1903, p. 207). Madeleine Schneider (2009, p. 131) glose le terme ainsi « Uogri (la grotte, le creux) Hariba (Enderta, district du Tigre) ». Sur des cartes récentes, le toponyme apparaît sous la forme Egri Hariba (Egri Ḥaribā) qui semble être aussi la forme usitée localement en tegreññā. Ici, par simple convention, j'utilise la forme Wager Ḥaribā.

² J'ai conservé, pour chaque pièce du dossier, les différentes translittérations utilisées par les auteurs.

³ Voir la notice qui lui est consacrée, rédigée par R. PANKHURST dans *Encyclopaedia Aethiopica* [désormais abrégé EA], 4, p. 128-9.

Two days after our arrival at Woger Arreva, which is situated on the top of a mountain that formed the boundary of Enderta, in the Telfain, he took me to Quened, having several men with us with instruments for digging. Quened is a small village, on each side of a swamp, full of springs, which form themselves into a brook that runs into the river Dola. A vast number of willows, called in the country queha, whence it takes its name, grow in all part of the swamp⁴.

On lui montre ensuite des jardins, cultivés par des prêtres employés par Ito Debbib, produisant des pêches, du raisin et d'autres fruits. Dans la plaine en-dessous, on lui fait voir une vaste pierre, gisant sur le sol, de six pieds sur quatre et avec une inscription, puis deux obélisques brisées, de petite taille et sans inscriptions. Le frère du rās fait creuser le sol par des paysans qu'il a fait venir avec lui là où « me dit-il, les habitants avaient plusieurs fois creusé auparavant, pensant trouver des trésors ». On dégage plusieurs pierres, avec des inscriptions, que N. Pearce pense être de l'arabe :

They were also several large stones, curiously cut, like those of Axum, lying about. Ito Debbib ordered his men to dig where, as he told me, the inhabitants had several times dug before, thinking to find treasures : the men soon turned up several stones, all about three feet long and a foot square, having inscriptions on them, which I imagined were Arabic⁵.

N. Pearce fait envoyer alors une mule pour chercher à Antalo (Ḥentālo, la capitale de l'Endertā à cette époque) un certain Nusurella, un Grec capable de lire l'arabe. D'autres pierres sont dégagées par les paysans :

In almost every part in which they dug the labourers found the same kind of stones, and one was of an oval shape, and certainly had formed part of some building. This stone had an inscription upon it that was neither Greek, Arabic, nor Ethiopic⁶.

Il signale ensuite qu'il n'y a pas d'église à Queha, mais un *moitrolloh*, ou site d'eau bénie, tenu par des moines, que les malades viennent visiter. Le lieu est situé à un mille et demi de Woger Arreva, sur la route de Fellegdarro, et à environ dix miles de Muntella « where, I have been told, there are others ruins buried ; which, though I have often searched for, I never could find ».

Le lendemain, N. Pearce et Ito Debbib retournent à Queha en compagnie de Nusurella qui commence à lire une des pierres : « *Bismilla erockmarne eurokeim* » et est aussitôt stoppé par le frère du rās qui, comprenant soudain l'origine musulmane des inscriptions, ordonne que les pierres soient réenfouies immédiatement. Sur le chemin du retour, Pearce raconte que Ito Debbib « exprimait quelques doutes à propos de la religion de Nusurella, persuadé qu'il n'était pas un chrétien mais un musulman parce qu'il savait lire l'arabe, ou, comme il l'appelait, le Salam⁷. »

⁴ N. PEARCE, 1938, p. 121-22.

⁵ *Ibid*, p. 123.

⁶ *Ibid*.

⁷ *Ibid.*, p. 124.

Le séjour de C. Conti Rossini (1937)

Carlo Conti Rossini, qui avait repéré le passage de N. Pearce sur ce site, parvient à visiter en une journée Uogher Haribà (10 novembre 1937) et en fait le récit dans un article publié dans la *Rivista di studi orientali* quelques années plus tard⁸. Il commence d'ailleurs cet article par une traduction annotée en italien du passage de N. Pearce, qu'il améliore en fonction de ses propres interprétations des toponymes et des noms (souvent, il est vrai, très déformés dans le texte de N. Pearce) : Aità Debbed (pour Ito Debbib), Nasralla (Nusurella), Quihà (Queha), mai tsalot (*moitrolloh*), Falag-daarò (Felleddarro), Mantellé (Muntella), bism illāh er-rahmān er-rahīm (*Bismilla erockmarne eurokeim*), eslām (Salam).

À son époque, la localité de Quihà a, dit-il, pris une certaine importance en raison de sa situation sur la grande artère pour automobiles Asmara-Addis Abebà construite par les Italiens et au croisement avec la route pour Macalé. Sur la crête d'une hauteur, vers l'est, se trouve un village abyssin, Uogher Haribà ; à sa gauche, pratiquement en face, se trouve un autre groupe, plus petit, de cases indigènes. Il dit ne pas avoir vu le marais et les sources dont parlait Pearce, mais, à sa place une fontaine « construite par nos soldats ».

Le premier lieu où il est conduit par des habitants (et ses guides, le *liğğ* Reddà Hailù et les deux chefs du village), à l'ouest de la route carrossable et de la pépinière de la « Milizia Forestale », sur une hauteur, comprend une large tranchée formant les trois côtés d'une quadrilatère. Les habitants lui racontent qu'elle fut creusée par le *deggiač* Cahsà, frère du *deggiač* Gugsa, dans l'espoir de trouver de l'or. Mais nulle pierre inscrite ne s'y trouve, contrairement à ce que lui avaient dit ses guides.

On le conduit ensuite à une centaine de mètres vers l'ouest, où se trouvait, selon ses informateurs, une grande pierre de la taille d'un homme, avec des inscriptions à son sommet. Pierre qui semble avoir disparu ; le *liğğ* Reddà Hailù lui affirme qu'il l'avait encore vue au début de la guerre italo-abyssine, que des soldats italiens l'avaient emportée et qu'elle se trouvait désormais dans le *ghebbi* du *deggiač* Gugsa Araià à Macalé.

Après cet échec, le *liğğ* Reddà Hailù le conduit à l'est de la route. Un peu à l'est du camp de la Milizia Forestale, ils trouvent une vaste excavation faite à une date inconnue pour trouver de l'or, où se trouvaient, selon *liğğ* Reddà Hailù, les pierres inscrites. Une fois encore, aucune stèle n'y est découverte. En élargissant le champ des recherches, vers l'est toujours, c'est finalement parmi des pierres destinées à construire un mur que C. Conti Rossini identifie quatre stèles inscrites en arabe, dont il prend des photos, le manque de temps ne lui permettant pas de les étudier en détail sur place. Ces stèles le confortent dans l'idée qu'il existait en ce lieu une communauté musulmane, ce qui lui est confirmé par Biagio Pace, un chef des chemises noires durant la guerre de 1935-1936, qui résida plusieurs fois avec ses troupes à Uogher Haribà et qui observa, près du lieu de la découverte des 4 stèles, les restes d'une *qubba*, d'environ 1,5 mètre de côté. Et à l'est de cette dernière, une dalle de pierre avec une inscription arabe qui fut emmenée à Brescia « d'où l'on espère qu'elle prendra rapidement le chemin vers Rome » selon le commentaire de C. Conti Rossini⁹.

C. Conti Rossini essaie ensuite d'expliquer la présence d'une nécropole musulmane dans cette région, en mobilisant, entre autres, la visite de l'imam Ahmed b. Ibrahim à Negàsh,

⁸ C. CONTI ROSSINI, 1937-1939, p. 399-408 (l'article est achevé en janvier 1938 et imprimé en juillet 1938).

⁹ *Ibid*, p. 124.

à seulement 20 ou 30 km au nord de Quihà, le témoignage de F. Alvares sur Wuqro et un passage de la Chronique du roi Iyāsu I qui mentionne la suppression de la douane de Wager Ḥaribā en 1698. Wager Ḥaribā était donc une place commerciale d'importance, « à la tête d'une des principales voies de commerce du sel d'Arhò ».

Deux inscriptions éditées par Costantino Pansera (1945)

À partir des photographies communiquées par Carlo Conti Rossini, l'arabisant C. Pansera (élève de M. Guidi et traducteur, entre autres, des *Mille et une nuits* en italien), avec l'aide de Ettore Rossi, propose en 1945, dans un court article, l'édition du texte arabe et la traduction en italien de deux inscriptions (les deux autres photographies n'étant pas assez lisibles)¹⁰. La première inscription de 14 lignes porte la date du 8 *dū 'l-qa'da* 396 (6 août 1006), la seconde, de 13 lignes surmontées du sceau de Salomon, du 10 du mois de *ḡumādā I* (?) de l'année 399 (1008). Elles attestent d'une présence de noyaux musulmans dans l'Endertā autour de l'an 1000 de l'ère chrétienne. La première inscription commençant par la *basmala* (« Au nom du Dieu clément et miséricordieux »), confirme, selon lui, qu'il s'agit des stèles vues par N. Pearce et qu'avait commencé à lire un « Grec », « probablement un Syriaque de rite grec du nom de Naṣrallāh¹¹ ».

Les douze stèles prélevées par les Français (1962 ou 1963 ?) et les analyses de Madeleine Schneider (1967 et 2009).

Dans sa « Chronique archéologique » publiée dans les *Annales d'Ethiopie* en 1965, Francis Anfray note :

En mai 1963, deux des membres de l'Institut d'archéologie se rendirent à Quiha pour rechercher les quatre pierres tombales musulmanes signalées par C. Conti Rossini en 1937. En fait 12 pierres furent recueillies et ramenées au Musée archéologique d'Addis Ababa. Elles paraissent dater des X^e-XI^e siècle de notre ère et attestent la présence d'une communauté musulmane sur le plateau tigréen à cette époque¹².

La recherche d'indications sur l'enregistrement des stèles dans le registre d'entrée du Musée archéologique pour l'année 1963 a été infructueuse¹³. Madeleine Schneider, une des meilleurs spécialistes des stèles arabes d'Ethiopie¹⁴, édite et traduit les inscriptions

¹⁰ C. PANSERA, 1945, p. 6.

¹¹ *Ibid*, p. 3.

¹² F. ANFRAY, 1965, p. 12.

¹³ Dans son « Répertoire des sites pré-axoumites et axoumites du Tigré (Ethiopie) » (1977), Eric Godet présente ainsi le site des stèles à l'entrée Quiha/Qwiḥa : « Pierres tombales musulmanes d'époque médiévale au lieu-dit Wuqer Hariba, au nord de la ville, du côté est de la route carrossable, près du camp des Ponts et Chaussées. Certaines ont été rapportées au Musée National d'Addis-Abeba, une semble avoir été transportée à Maqalé » (p. 54).

¹⁴ Sa thèse, qui étudie les stèles des îles Dāḥlak, soutenue en 1975 a été publiée en 1983 (M. SCHNEIDER, 1983). Parmi ses nombreux travaux sur la question, signalons en particulier : « Stèles funéraires musulmanes de la province du Choa », *Annales d'Ethiopie*, VIII, 1970, p. 73-78 ; « Notes au sujet de l'épithaphe du premier sultan de Dahlak », *Journal of Ethiopian Studies*, 11/2, 1973, p. 167-168 ; « Points communs aux stèles funéraires musulmanes du Ḥiḡāz et des îles Dahlak (Mer Rouge) », *Aula Orientalis*, 19, 2001, p. 53-78 ; « Sur la route du Ṣayḥ Ḥusayn du Bale (Ethiopie méridionale) : une inscription en arabe », *Aethiopica*, 9, 2006, p. 92-101.

de ces 12 stèles en 1967¹⁵. Elle indique de son côté que la mission a eu lieu en 1962 et précise que ces stèles ont été trouvées au lieu-dit Bilet¹⁶. Il n'y a pas non plus d'enregistrement des stèles dans le registre d'entrée du Musée national au titre de l'année 1962. Son introduction résume rapidement les recherches antérieures de N. Pearce, C. Conti Rossini et la publication de C. Pansera, et apporte les éléments nouveaux suivants :

En 1966, deux autres purent être photographiées mais restèrent sur place. Certaines de ces pierres sont brisées, d'autres érodées au point d'être partiellement ou totalement illisibles (n° 12 et 13). Certaines avaient été jetées dans un trou par les paysans, d'autres se retrouvaient parmi les pierres qui clôturaient les champs. Toutes ces inscriptions sont gravées sur du basalte, pierre qui abonde dans la région. Ce qui frappe, c'est leur caractère fruste.

Suivent l'édition et la traduction des inscriptions de 10 des 12 stèles rapportées (les deux dernières étant illisibles) et des 2 stèles restées sur place à partir de photographies (n° 6 et 10 bis).

Dans sa conclusion, M. Schneider avance plusieurs éléments et questions :

1° Les lapicides qui se sont succédés à Quiha de 391/1000 à 549/1154 ne semblent pas avoir été des lapicides de métier.

2° Approximativement à la même période – époque des Fatimides – en Égypte, le coufique évolue vers le coufique « fleuri ». Les stèles de Quiha ne témoignent pas d'une telle évolution, mais plutôt d'une décadence. Pourquoi ? Manque de contact avec le reste du monde musulman ? Le christianisme reprend-il de la vigueur ? La colonie musulmane de Quiha perd-elle de son importance ? Plusieurs hypothèses sont possibles, mais aucune n'est sûre car aucun document ne vient l'étayer.

3° Si la formule précédant le nom du défunt est constante (« ceci est la tombe de »), les citations coraniques sont fort variées. En effet, sur douze stèles on retrouve des versets extraits de cinq sourates différentes (2, 3, 21, 48, 55). Ils évoquent l'omnipotence de Dieu, son éternité, le jour de la résurrection, du jugement dernier.

4° On demeure perplexe devant certains noms propres. Seraient-ce des noms locaux d'autochtones convertis à l'islamisme ?

5° Cinq stèles permettent de reconstituer deux tableaux généalogiques. Les ancêtres sont 'Umar al-Yamāmī et Ḥaḥḥ al-Yamāmī.

Ainsi, pendant 150 ans ou peut-être d'avantage, des musulmans étaient établis près de l'actuelle Quiha. Comment y sont-ils arrivés ? Qu'y faisaient-ils ? Le problème reste toujours posé¹⁷.

Elle reconstitue les tableaux généalogiques des descendants des ancêtres cités, qui témoignent de leur présence à Quiha sur 4 générations.

Dans son étude approfondie des stèles des îles Dāḥlak, M. Schneider (1983, p. 222-223) édite, traduite et commente une stèle (la n° 85 de son corpus) qui est celle d'une descendante d'al-Yamāmī, morte le jeudi 15 raḡab 369 H./5 février 980, ce qui permet d'établir une connexion précise entre les Dāḥlak et Kwiha : « Ceci est la tombe de Ḥasnā' fille de Ḥaḥḥ b. 'Umar b. Ḥaḥḥ b. 'Umar al-Yamāmī ».

¹⁵ M. SCHNEIDER, 1967, p. 107-122.

¹⁶ Cette information provient probablement de Roger Schneider. Dans ses « Notes éthiopiennes » (1983), il écrit : « On m'a indiqué un lieu-dit Bilet, juste au Nord de la ville à l'endroit où furent trouvées il y a des années les stèles arabes des X^e-XI^e siècles » (p. 113).

¹⁷ M. SCHNEIDER, *Ibid.*, p. 116-117.

En 2009, M. Schneider publie un nouvel article sur les stèles de K^wiha¹⁸. Elle revient sur les deux stèles étudiées par C. Pansera à partir des photos de C. Conti Rossini (les deux seules lisibles) et complète la traduction des textes :

Je suis en mesure, aujourd'hui, de présenter plusieurs hypothèses concernant le nom de la défunte (Pansera I) et de lire la seconde épitaphe (Pansera II) en totalité (p. 131).

La stèle Pansera I (datée de 376/987 ou de 396/1006) est la « tombe de K.s/š.m.ū.ā. <mère (?)> des jeunes garçons d'Ibrāhīm b. Nizār b. Ḥafṣ b. 'Umar al-Yamāmī » (p. 132) ; la stèle Pansera II (datée de 377/987 ou de 399/1009) est celle de « 'Abd al-Qāhir b. Nizār b. Ḥafṣ al-Yamāmī ». Parmi les savants commentateurs de M. Schneider, retenons l'identification sur la stèle Pansera II de deux vers, qu'elle compare avec des épitaphes similaires du Ḥiḡāz et des Dalhak, ce qui lui permet de conclure : « Il n'est donc pas impossible de dire que l'insertion des vers dans les épitaphes, tout d'abord en usage au Ḥiḡāz, aurait pu gagner l'Enderta via Dahlak » (p. 140). Dans les annexes de son article, elle publie un tableau généalogique des Yamāmī, à partir de l'ancêtre 'Umar al-Yamāmī et ses descendants sur 6 générations. Dans la troisième partie de son article, elle documente l'installation des Yamāmī en Haute Egypte dans la seconde moitié du IX^e siècle, précisément « dans la région des mines d'or du wādī l-'Allāqī/'Allāqī » (p. 141). Dans sa conclusion, elle s'interroge sur « cette famille de Yamāmī dont nous ne savons rien, sauf qu'ils se sont installés à Quiha (K^wiha), dans l'Enderta », dont l'ancêtre aurait pu avoir une vocation de mineur ou de commerçant, et, dans ce dernier cas « les comptoirs de la mer Rouge lui étaient ouverts tout comme l'Ethiopie » (p. 144). L'installation de l'ancêtre dans la région de d'Enderta n'était pas « un mauvais choix » : « Résidant tout près de Māqālā, à K^wiha, la famille pouvait s'adonner au commerce du sel et peut-être d'autres marchandises. Mais ceci n'a que la valeur d'une hypothèse » (p. 145).

La présence d'une communauté musulmane à K^wiḥā est par la suite commentée dans plusieurs articles. Claude Lepage, dans une communication de 2006¹⁹ qui étudie les églises du sud-est du Tigray et qui cherche à comprendre des éléments techniques et artistiques d'origine islamique qu'il décèle dans ces monuments, les met en relation avec la présence de communautés musulmanes dans cette région, particulièrement à K^wiḥā. Il décrit ainsi une « voie commerciale entre mer Rouge et Afrique centrale (sic) » :

Il est décisif de reconnaître que nos monuments se répartissent le long de la route des caravanes qui, aujourd'hui encore, transportent le sel des mines du désert de Dallol (notamment d'un endroit nommé Arḥo) vers Māqālā (fig. 20). (...) Cette piste caravanière est-ouest traverse l'axe moderne nord-sud, récemment asphalté, le suivant sur quelques kilomètres d'Agula à K^wiha. Une autre piste caravanière, à étudier, traversait directement la vallée du Gāralta, sans détour par la capitale récente, Makallé.

Du VIII^e au XIII^e siècle, les revenus royaux aksumites ont été remplacés dans ce secteur par une collaboration directe fructueuse avec les marchands arabes, principalement yéménites, installés aux îles Dahlak qui contrôlaient la bande désertique du littoral éthiopien²⁰.

¹⁸ M. SCHNEIDER, 2009, p. 131-148.

¹⁹ C. LEPAGE, 2006.

²⁰ *Ibid.*, p. 34-8.

Les travaux de W. Smidt et la synthèse historique de G. Lusini (2002)

Les recherches les plus récentes sur les stèles épigraphiées du Tigray oriental ont été menées par Wolbert Smidt depuis les années 2000.

D'abord dans une contribution sur une nouvelle inscription en arabe découverte à K^wiḥā, publiée en 2004²¹. Il s'agit de la partie supérieure d'une stèle brisée de 26 cm de haut et 19 de large, que le clergé a installé dans le sanctuaire d'une église construite à l'époque du Derg et dédiée au saint Qirqos (Čerqos), comprenant 8 lignes de texte (la septième, contenant le sceau de Salomon est partiellement lue, la dernière est illisible). W. Smidt la date, par comparaison avec les autres stèles connues provenant de ce site des X^e-XII^e siècles. La stèle aurait été trouvée à proximité de l'église (où se trouvent également des ruines aksumites) et le clergé local, considérant qu'elle portait une écriture hébraïque, la conserve dans le sein de l'église. Elle témoigne, selon W. Smidt, de l'installation d'avant-postes musulmans le long d'une route commerciale liant le Tigray oriental aux îles Dāḥlak et aux ports de la mer Rouge.

La lecture de cette stèle a été utilement complétée par F. Bauden²², qui édite et traduit l'ensemble de l'inscription, y compris les deux dernières lignes. Il identifie le nom du défunt, un certain Bakr Wālā, Wālā « correspondant peut-être à un anthroponyme local » (p. 299) et il rattache cette stèle à celles de K^wiḥā datées ou datables du XI^e siècle.

W. Smidt s'est chargé de l'entrée K^wiḥā dans l'*Encyclopedia Aethiopica*²³, qu'il nourrit de ses recherches sur place et propose une description plus récente du site (mais celle-ci porte surtout sur le site antique et donc sur le bâtiment de type aksumite décrit par C. Conti Rossini plutôt que sur le site de Wager Ḥaribā – ce qui explique pourquoi il ne fait aucune mention du récit de N. Pearce) :

K^wiḥā's site of ancient ruins, first described by Conti Rossini (1938), lies in the north-western part of the town. The compound of the modern Qəddus Čärqos church, built in 1985/86, separates the main part of the site, which 30 broken columns and carved stones, from a smaller site ca. 150 m away, with two more lying columns or stelae. The ancient ruins of the main site are the remnants of a rectangular building. They seem to date already from late Aksumite or post-Aksumite times (Godet 1977 :44). (p. 468)

After the 16th-cent. destruction of the church, the parish of Ənda Čärqos became part of the parish of Əgär Ḥariba (also Wəgär Ḥariba, Wägər Ḥariba), up on a nearby hill overlooking the trade route passing by and then becoming the main centre of the area, as the seat of the local čəqa šum. In colonial times, when K^wiḥā became more important than Əgär Ḥariba thanks to its location at the new asphalted road and the incorporation of the nearby Əmba Fäqadu settlement, another church (dedicated to St. Mary) was founded in K^wiḥā new centre, near the road. (p. 469)

Concernant les stèles épigraphiées, l'article reprend les conclusions de son précédent article.

²¹ W. SMIDT, , 2004.

²² F. BAUDEN, 2011, p. 285-306.

²³ W. SMIDT, 2007.

Par la suite, W. Smidt a écrit plusieurs articles sur des inscriptions trouvées dans d'autres localités du Tigray oriental :

- Une inscription découverte à Wəqro, à 10 km au sud de Nāgaš²⁴, sur laquelle il revient en 2011²⁵.
- Une autre inscription découverte à Nāgaš²⁶.

Ces inscriptions retrouvées à Wəqro et Nāgaš lui permettent de renforcer l'idée d'une route de commerce allant de la mer Rouge et des Dāḥlak vers le Tigray oriental et de là peut-être vers le sultanat du Šawā :

The eastern Tigrayan localities Wägər Ḥariba and K^wiḥa lie next to each other along the trade route that extends from the Red Sea via the old province of Bur (i.e. Akkälä Guzay), 'Agamä, Şara', Ēndārta, Wägğārat as far as Lasta the centre of the Zagwe dynasty, and further south to the area of the later Muslim Sultanate of Šäwa. This ancient route also leads through the Muslim centre Nāgaš (...). Judging by the number of findings, Wägər Ḥariba appears to have been the most important Muslim settlement area in the eastern Tigrayan highlands during the Middle Ages²⁷.

Signalons enfin la parution d'un article de Gianfrancesco Lusini paru en 2002 et qui, même si il ne résulte pas d'une enquête de terrain, est la première tentative (après celles esquissées par C. Conti Rossini et M. Schneider) pour étudier l'histoire de la présence musulmane à K^wiḥā²⁸. Elle me semble un peu rapide dans ses conclusions, reliant des traces trop dispersées à partir d'hypothèses parfois fragiles. Mais, et c'est son grand intérêt, l'article propose un récit historique qu'il faudra confirmer ou infirmer.

Le point de départ est l'étude des stèles épigraphiques qui montrent qu'entre « le XI^e et le XII^e siècles, deux familles musulmanes vivaient à Q^wiḥā : les descendants de 'Umar al-Yamāmī, documentés entre 1001 et 1057, et les successeurs de Ḥafṣ al-Yamāmī, attestés aux environs de 1154²⁹, « tous les deux d'origine arabe et provenant probablement du sultanat de Dāḥlak » (p. 245). Après avoir décrit la région de l'Ēndertā comme une région frontière entre populations sédentaires parlant le tegreñña et les Saho et Afar des basses terres désertiques où se trouvait le sel, les restes aksumites trouvés dans la région (dont des églises) montrant la présence ancienne du christianisme, G. Lusini cherche à dégager les étapes de l'installation d'établissements islamiques.

L'émergence aux XI^e et XII^e siècles d'un sultanat sur les îles Dāḥlak, connecté à la dynastie des Banū Ziyād au Yémen, est à l'arrière-plan des inscriptions de Q^wiḥā, puisque une inscription de la nécropole de Dāḥlak Kabīr mentionne un Ḥafṣ b. 'Umar al-Yamāmī (à la date de 980), père de Hasnā', probablement le même personnage qui apparaît sur deux inscriptions de Q^wiḥā³⁰ : mort en 1001 (M. Schneider n° 1), mort d'une arrière-petite fille (?) en 1006³¹ (Pansera n° 1). La *nisba* renvoie à la Yamāmāh, une région de l'Arabie. Ainsi peut-on affirmer que ces deux familles ont une origine arabe et proviennent des Dāḥlak. Mais le niveau très modeste des inscriptions, comparées à

²⁴ W SMIDT, 2010.

²⁵ W SMIDT, 2011.

²⁶ W SMIDT & M. M. H. RASHIDY, 2012.

²⁷ W SMIDT, 2010, p. 179-80.

²⁸ G. LUSINI, 1993-1997 [2002].

²⁹ S'agit-il de deux familles différentes ? Le point commun entre les deux généalogies est Ḥafṣ al-Yamāmī, fils, semble-t-il, de 'Umar al-Yamāmī. Il est plus vraisemblable de suivre ici les reconstructions de Madeleine Schneider qui montre qu'il s'agit d'une seule famille.

³⁰ Ce rapprochement avait déjà été fait par M. Schneider dans son ouvrage publié en 1983.

³¹ M. Schneider lit le nom de Ksmwā pour cette femme.

celles des Dāḥlak (graphie incertaine, répertoire réduit, probablement gravées par des locuteurs d'autres langues que l'arabe) pose question.

Probably in the region a writing school did not exist because the settlements had a temporary and unsteady character, without a direct and continuous contact with the native land of the al-Yamāmī. Maybe the two series of inscriptions, i.e. the two historically attested situations, separated by a century, are not directly connected, and they are the product of two subsequent Islamic presences in the same place ; two communities and two families. In other words, **there is no element to affirm that in Qwīḥā an Islamic community was incessantly active in the XIth and XIIth C.**, and probably we are facing isolated episodes, connected in a long term setting. (p. 249) (*souligné par moi*)

Les stèles de Qwīḥā correspondraient à des moments délicats pour l'État chrétien en butte à des périodes d'islamisation. Avec le déclin d'Aksum, l'islam se serait diffusé dans les basses terres de la région dancalie, d'où des groupes de musulmans seraient montés vers les hautes terres du Tigray oriental dans le cadre du commerce du sel. Les deux familles mentionnées dans les inscriptions seraient donc des représentants du *ṣeyyuma bāḥr* (titre repéré dans le *Gadla Dān'ēl*), dont le titre éthiopien cache le fait qu'il était le sultan dominant la côte.

Possibly the al-Yamāmī were a high-ranking lineage, accredited by the Sultan, and they had a sort of privilege in representing the dāḥlakite political authority in eastern Tigrāy. (p. 250)

Par la suite, à partir du règne du roi Lālibelā (1186-1225 ca.), les rois chrétiens vont s'imposer dans la région, d'abord par un conflit armé entre les Dobā, les Waflā, avec à leur tête un chef nommé Yehyā et les magistrats chrétiens locaux, sous les ordres d'un *ṣeyyuma ṣerā'* et du *ba'āl gadā* (« maître des tributs »), i.e. le vrai gouverneur de l'Endertā (d'après le *Gadla Mārḡorēwos*, éd. et trad. C. Conti Rossini, CSCO 33, p. 18, II. p. 13-16, et CSCO 34, p. 18, II. p. 25-30). Sous le roi 'Amda Ṣeyon apparaît le titre de *ṣeyyuma 'entertā*. C'est à cette époque que l'on peut attribuer des traces monumentales chrétiennes comme les ruines d'une église à Wager Ḥaribā, la supposée tombe de 'Amda Ṣeyon parmi les vestiges d'une église à 'Addi Qalabas, au sud de Maqalē, à 4 km à l'est de Māy Nebri (Ḥentālo), et d'anciens bâtiments de tradition aksumite à 'Addis Abuna Nāzrēt, à 7 km au sud-est de 'Addi Qalabas (Ambā Alāgē), que les populations locales attribuent au roi 'Amda Ṣeyon.

After the Christian « restoration » and the political readjustment promoted by the Ethiopian kings it seems that the Islamic communities in eastern Tigrāy faded away progressively, in coincidence with the sharpening of the conflict between 'Amda Ṣeyon and the southern Islamic sultanates, namely the Ifāt. (p. 251).

Enfin, il avance que les restes de la *qubba* qui furent signalés à C. Conti Rossini remontent au XVI^e siècle, s'appuyant sur le récit de F. Alvares qui décrit des villages islamiques séparés des villages chrétiens lors de son passage dans l'Endertā.

Conclusion

L'étude de ces différents documents permet de retracer au moins trois phases dans l'histoire de Wager Ḥaribā et Kwīḥā. Dans le premier tiers du XIX^e siècle, le site principal est Wager Ḥaribā, là où se trouve la résidence du frère du rās Walda Sellāṣē. C'était

antérieurement un poste de douane pour le commerce du sel, au moins à l'époque gondarienne, puisque le roi Iyasu I l'aurait supprimé sous son règne, en 1698³². Le site où se trouvaient les stèles était, selon N. Pearce, près d'un petit village, sans église, qu'il nomme « Quened » et qui correspond aujourd'hui au nord du site urbain de K^wiḥā, parfois dénommée le « vieux K^wiḥā ». À l'époque de l'occupation italienne, K^wiḥā commence à se développer avec la construction d'une route et de bâtiments destinés aux forces d'occupation, au détriment, peut-on supposer, du site de Wager Ḥaribā. La phase récente (les trente dernières années) a vu le développement urbain imposant de K^wiḥā, en raison de la proximité avec Maqalla (Mekellé), la capitale du Tigray et de la construction à K^wiḥā de l'aéroport qui dessert la région. Wager Ḥaribā, installé sur une hauteur, et habité par des paysans, est resté à l'écart pour l'instant de ces transformations. Il y a eu donc, en deux siècles, un complet renversement de l'importance respective de ces deux sites.

Concernant la provenance des stèles, à part N. Pearce qui a été sur l'endroit même du cimetière et a laissé la meilleure description topographique des lieux, aucun de ses successeurs ne localise avec précision le site et toutes les stèles découvertes ont été des stèles déplacées. Certaines indications sont étonnantes et brouillent la compréhension des lieux, ainsi de la localisation des tombes par E. Godet « au lieu-dit Wuqer Hariba, au nord de la ville, du côté est de la route carrossable », le village de Wager Ḥaribā étant situé plusieurs kilomètres à l'est de K^wiḥā.

Enfin, on note combien le site des stèles et les sites proches ont été chamboulés par des fouilles « sauvages » à la recherche de trésors. Il est probable qu'au cours de ces deux siècles de nombreuses stèles ont disparu.

REFERENCES

- ANFRAY, Francis, « Chronique archéologique (1960-1964) », *Annales d'Ethiopie*, VI, 1965, p. 3-48.
- ANFRAY, Francis, « Notes archéologiques », *Annales d'Ethiopie*, VIII, 1970, p. 31-56.
- BAUDEN, Frédéric, « Inscriptions arabes d'Ethiopie », *Annales islamologiques*, 45, 2011, p. 285-306.
- CONTI ROSSINI, Carlo, *Vitae sanctorum indigenarum (Gadla Marqorēwos seu acta sancti Mercurii)*, Paris, 1904 (CSCO t. 22).
- CONTI ROSSINI, Carlo, « Necropoli musulmana ed antica chiesa cristiana presso Uogri Hariba nell'Enderta », *Rivista di studi orientali*, vol. 17 (1937-1939), p. 399-408.
- GODET, Eric, « Répertoire des sites pré-axoumites et axoumites du Tigré (Ethiopie), *Abbay*, 1977, fasc. 8, p. 19-58.
- GUIDI, Ignazio, *Annales Iohannis I, Iyāsu I, Bakāffā*, Paris, CSCO, 1903.

³² On trouve aussi une référence à Wager Ḥaribā dans le *Gadla Marqorēwos*, d'après le résumé en latin (ou la traduction, mais le texte ge'ez manque pour ce passage) qui est fait par C. Conti Rossini : « inde Dipā Gālo, montem in Wagr Ḥariba, attigit... » (1904, p. 23). Ce texte, tardif – pas antérieur au XVII^e siècle – et très endommagé dans le manuscrit connu de C. Conti Rossini, n'est pas complet.

- LEPAGE, Claude, « Entre Aksum et Lalibela : les église du sud-est du Tigray (IX^e-XII^e s.) en Ethiopie », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et Belles-Lettres*, 2006, 150-1, p. 9-39.
- LUSINI, Gianfrancesco, « Christians and Moslems in Eastern Tigrāy up to the XIVth c. », *Studi Magrebini*, vol. XXV, 1993-1997 [2002], p. 245-52.
- PANKHURST, R., « Nathaniel Pearce », *Encyclopedia Aethiopica*, 4, p. 128-9.
- PANSERA, Costantino, « Quattro stele musulmane presso Uogher Haribà nell'Enderta (fine sec. IV Egira) », *Studi etiopici raccolti da C. Conti Rossini*, Roma, Istituto per l'Oriente, 1945, p. 3-7.
- PEARCE, Nathaniel, *The life and adventures of Nathaniel Pearce, written by himself, during a residence in Abyssinia, from 1810 to 1819*. (Ed. by J. J. Halls), Londres, 1938, vol. 1.
- SCHNEIDER, Madeleine, « Stèles arabes de Quiha », *Annales d'Ethiopie*, VII, 1967, p. 107-122.
- « Stèles funéraires musulmanes de la province du Choa », *Annales d'Ethiopie*, VIII, 1970, p. 73-78
 - « Notes au sujet de l'építaphe du premier sultan de Dahlak », *Journal of Ethiopian Studies*, vol. 11, n° 2, 1973, p. 167-168 .
 - *Stèles funéraires musulmanes des îles Dahlak (Mer Rouge)*, 2 vol., Le Caire, IFAO, 1983, 486 p.
 - « Points communs aux stèles funéraires musulmanes du Ḥiğāz et des îles Dahlak (Mer Rouge) », *Aula Orientalis*, 19, 2001, p. 53-78.
 - « Sur la route du Šayḥ Ḥusayn du Bale (Ethiopie méridionale) : une inscription en arabe », *Aethiopica*, vol. 9, 2006, p. 92-101.
 - « Des Yamāmī dans l'Enderta (Tigre) », *Le Muséon*, 122 (1-2), 2009, p. 131-148.
- SCHNEIDER, Roger, « Notes éthiopiennes », *Journal of Ethiopian Studies*, vol. 16, 1983, p. 105-114.
- SMIDT, Wolbert G.C., « Eine arabische Inschrift in Kwiḥa, Tigray », in Verena Böll, Denis Nosnitsin, Thomas Rave, Wolbert Smidt, Evgenia Sokolinskaia (eds.), *Studia Aethiopica in Honour of Siegbert Uhlig on the Occasion of His 65th Birthday*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2004, p. 259-68.
- « Kwiḥa », in Siegbert UHLIG (ed.), *Encyclopaedia Aethiopica*, vol. 3 (He-N), Wiesbaden, Harrassowitz, 2007, p. 468-70.
 - « Another unknown Arabic inscription from the eastern Tigrayan trade route: Indication for a Muslim cult site during the 'Dark Age' », in Walter Raunig, Prinz Asfa Wossen Asserate (eds.), *Orbis Aethiopicus. Beiträge zur Geschichte, Religion und Kunst Äthiopiens. In memoriam Peter Roenpage. Juden, Christen und Muslime in Äthiopien - ein Beispiel für abrahamische Ökumene*, Dettelbach, Verlag J. H. Röhl, vol. XIII, 2010, p. 179-91.
 - « A Note on the Islamic Heritage of Tigray: The Current Situation of the Arabic Inscription of

Wuqro », *ITYOPIS - ኢትዮጵያ*, *Northeast African Journal of Social Sciences and Humanities*, 1, 2011, p. 150-53.

SMIDT, Wolbert G.C. & RASHIDY, Mahmoud M. Haggag, « Another Arabic inscription from the eastern Tigrayan trade route (III) : the *malik al Ḥabaša* in Negaš », *ITYOPIS - ኢትዮጵያ*, *Northeast African Journal of Social Sciences and Humanities*, 2, 2012, p. 123-130.